

de la maison des tapis, des oreillers, des vêtements, tout ce qui leur était permis de prendre avec eux, autant que la charrette pouvait en contenir. Dionisie était monté dans la charrette et était gardé par le charretier tandis que Domnica, entre deux voyages, se laissait aller à un éclat de larmes. Je suis entré à cheval dans la cour, je suis descendu de cheval, et Baranovschi : « Znaciti, camarade Lungu, reste sur le côté, ici, quelque part. » Après qu'ils eurent terminé de charger la charrette, il a encore dit : « Znaciti, camarade Lungu, tiens-moi le pied que je monte à cheval et toi monte dans la charrette. » Nous sommes sortis du village par la chaussée, vers le chef-lieu du département, vers Fălești, là-bas probablement avait dû être fixé le point de rencontre. Il était vers trois heures du matin, ou même vers quatre heures parce que, comme c'était l'été, le jour commençait à pointer. Nous avons passé le pont au-dessus du iaz<sup>(16)</sup> et là-bas, sur l'autre rive, nous nous sommes arrêtés car on entendait les charrettes des autres villages. À ce moment, Domnica dit : « Camarade Baranovschi, il y a chez Peisa une robe à moi, à laquelle je tiens très fortement. J'aimerais la récupérer, si nous restons encore ici. » Peisa était une juive, vieille fille, couturière du village. Baranovschi demeure un moment, réfléchit, m'appelle à part et me dit : « Znaciti, camarade Lungu, tu connais Peisa, tu sais où elle demeure. » « Eh, bien sûr. » « Znaciti, va donc et amène la robe de Domnica. Mê', znaciti, ne lui dis rien. » Je suis monté à cheval et quand je suis arrivé chez elle, j'ai frappé à la vitre, Peisa est apparue et je lui ai dit : « J'ai besoin de la robe de Domnica. » Et elle, sans que je ne lui ai rien dit, elle a su : « La pauvre, pauvre d'elle. » Et quand je suis revenu à la charrette, j'ai voulu donner la robe à Domnica, mais le camarade Baranovschi m'a crié : « Non, non, camarade Lungu, non. Znaciti, apporte-la d'abord ici. » Et il l'a prise et il a cherché s'il n'y avait pas quelque chose de caché dedans, un revolver ou quelque chose. Puis il la lui a donnée. Et quand sont arrivées les autres charrettes, il m'appelle sur le côté et me dit : « Camarade Lungu, va à la maison, mê' znaciti, ne dis rien au père. (Et il me fait le signe de la main à la gorge, pour garder sa langue) Dans deux ou trois jours je t'envoierai aussi le cheval. » Et en vérité, le surlendemain il m'a envoyé le cheval, mais la selle n'y était plus. Et après encore deux ou trois jours, quand on commença à bombarder sérieusement Fălești et Bălți, je suis allé au chef-lieu du département, il y avait une sentinelle là-bas et je dis : « J'ai à faire avec le camarade Baranovschi. » Et

quand je suis arrivé chez lui, il avait les larmes aux yeux parce que les Russes avaient déjà commencé à se retirer et les routes n'arrivaient plus à contenir tous les Roumains et les Allemands, il se passait alors un déploiement de forces : « Qu'est-ce qu'il y a, camarade Lungu ? » Je dis : « Camarade Baranovschi, la selle là, j'y tiens très fort. » Mais lui se frappe la tête comme ça et dit : « Camarade Lungu, znaciti, t'as encore besoin de ta selle maintenant ? Sois content que je t'ai aidé et que tu t'es sauvé. » Et je suis parti. Mais de Domnica et de Dionisie Olaru je n'ai plus jamais entendu parler. Cette été-là, eux deux et le vieux qui avait été secrétaire de mairie, *pisari*<sup>(17)</sup>, à l'époque des tsars, ont été l'obole de notre village pour la Sibérie.

Avant de commencer l'offensive de juin 1941, les Allemands ont bombardé avec force l'aérodrome de Bălți. Moi, les Russes m'ont emmené, la nuit, avec la charrette, pour faire des papiers et fixer les points de repères militaires et civils dans chaque localité, pour quand ils allaient revenir. Dans le village nous avions un dépôt d'armement et de vêtements et, quand ont commencé les bombardements des Allemands, toute la garde a fui et il n'est resté qu'un soldat russe qui s'est caché chez le forgeron du village, chez Kukubani, lui aussi d'origine russe. Sachant cela, je suis allé avec un ami, nous avons pris au dépôt des costumes militaires (des *ghimnastiorcă* comme on appelait ses pardessus légers, de printemps), nous sommes allés à la maison et nous nous sommes amusés d'étonnement en nous habillant en militaires et en imitant les Russes. Puis, une partie de ces effets, nous l'avons cachée dans une remise à nous, avec un ballot de *mahorcă*<sup>(18)</sup> que nous avions trouvé là-bas. Le lendemain ou le surlendemain, avec un soldat allemand qui était venu en avance au village, nous avons pris ce Russe, nous l'avons fait grimper dans une charrette et donné aux Allemands.

Mon frère Manea est mort en 1940, quand nous étions encore occupés par les Russes. Et quand les Roumains sont entrés en Bessarabie, en juin 1941, l'armée a arrêté les communistes directement à la maison. Ils les jugeaient en un clin d'oeil et les mettaient en prison. Et alors ils ont arrêté Sașa et il me semble qu'ils ont arrêté aussi ses parents... non, ses parents étaient depuis longtemps réfugiés en Roumanie. Sașa Zemba n'est pas resté longtemps en prison, deux ans il me semble ou quelque chose comme ça, parce qu'après, quand j'étais à Iași, réfugié, il est venu chez moi et il est resté une nuit entière à discuter. Il disait : « Tu as vu, Alioșa, que de bien j'ai fait pour toi mais

toi tu n'as pas pu me sauver de la prison. Ce n'est rien, c'est la vie. » Et après que les Russes soient revenus en 1944, il est resté à Albiineț et il s'est marié avec une Russe. Et à chaque fois que j'allais à Albiineț, il n'y avait pas une fois que je m'arrêtais par chez lui, avec un cadeau ou quelque chose. Il était instituteur au village et en dehors de ça il ne faisait rien, il lisait seulement et buvait, il avait une chambre pleine de livres de haut en bas, il lisait et écrivait des poésies.

De moi, ils ont voulu me faire le maire, parce qu'ils savaient que j'avais été avec les communistes sans le vouloir. Et malgré que je n'ai pas accepté parce que je voulais ouvrir une boutique, ils ont fait de moi une sorte d'aide du maire. Je les ai pourtant laissés tous à leur sort et me suis mis au commerce parce qu'il était resté après les Russes une multitude de marchandises et de matériaux et surtout ce grand ballot de mahorcă. J'ai vendu cette mahorcă et j'ai réussi à me procurer de l'argent avec lequel je suis parti acheter de la marchandise à Iași. Dans le magasin d'Albiineț je vendais des produits de manufacture, de bonneterie, des étoffes, des batiks, des verres de lampe, du gaz lampant que j'amenais en tonneaux du dépôt et toute sorte de marchandise d'épicerie. La marchandise, je l'amenais de Iași, de Cernăuți, de Bârlad, selon le cas. D'habitude, le transport depuis Iași, je le faisais en charrette à chevaux. À Cernăuți ou à Bârlad, cependant, j'allais en train, tandis que la marchandise je l'amenais aussi par voie ferrée, jusqu'à Fălești. À Cernăuți, la majorité des commerçants étaient juifs, je passais chez eux commande contre remboursement, la marchandise t'arrivait à la maison et quand tu la recevais, tu envoyais alors l'argent. Les CFR<sup>(19)</sup> était à l'époque comme une armée, tu pouvais compter sur eux, sans faute. Par exemple, on m'a envoyé une fois un ballot de marchandise de Iași et, probablement que par erreur, ils ont écrit Florești au lieu de Fălești et, quand je suis allé récupérer ma marchandise, je ne l'ai pas trouvé. Et les CFR, après que j'eus gagné le procès, m'ont alors dédommagé et l'argent de dédommagement m'a suivi par tous les lieux par où j'ai battu le pavé quand j'étais réfugié jusqu'à ce qu'il me soit finalement tombé dessus à Râmnicu Sărat.

Quand j'arrivais avec la marchandise, en deux ou trois heures je vendais tout et je partais immédiatement en chercher d'autre. J'ai fait quelques trois ou quatre voyages seul, puis, un beau jour, quand je suis revenu de Cernăuți, le père m'a dit que son filleul, Sașa Marcu, était de par chez nous. Il voulait